

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! vous me comprenez.

— C'est possible ; mais faites comme si je ne comprenais pas.

— Voyons, Ermel, point de diplomatie entre nous ; ce n'est pas ici le fonctionnaire public qui vous parle, c'est uniquement l'ami. Nierez-vous qu'il soit arrivé aujourd'hui même, par le bateau à vapeur, un individu qui vous était adressé, qui se réclame de vous, qui a essayé de nous donner le change sur son nom et sa qualité, mais qui n'a pu tromper la sagacité de monsieur le maire et la mienne ?...

— Et quel est cet individu ? demanda le notaire, cherchant le mot de cette bizarre énigme.

— Il prétends se nommer le vicomte Charles de Varni. Mais moi, Denis Beaucantouil, adjoint, conseiller municipal et décoré, je soupçonne ou plutôt j'affirme que c'est un officier ou un général espagnol, carliste, qui veut passer la frontière pour aller rejoindre le comte de Montemolin : j'ai dit.

Les deux interlocuteurs se regardèrent un moment ; malgré son trouble et ses angoisses, M. Ermel eut peine à réprimer une forte envie de rire.

— Et d'abord, poursuivit M. Beaucantouil d'un ton magistral, il prétend se nommer le vicomte Charles de Varni : en effet, il y avait anciennement une famille de ce nom, à laquelle vous étiez, je crois, fort attaché : mais feu le vicomte de Varni n'a-t-il pas été tué à la chasse, il y a de longues années ? Et ne m'avez-vous pas dit souvent que son fils unique s'était expatrié, avec la ferme intention de ne jamais revenir dans ce pays-ci ?

— Cela est vrai.

— Donc, première difficulté ; mais ce n'est pas tout : le voyageur en question soutient qu'il venait chez vous ; or, remarquez, singularité fort équivoque ! qu'il ne savait pas où vous demeuriez !... Ce n'est pas tout encore : un quidam, qui s'est emparé de lui à sa sortie du bateau à vapeur, et qui, sous prétexte de lui indiquer votre maison, l'a conduit à la mairie m'a dit tout bas en entrant : « Méfiez-vous de cet homme-là, et demandez-lui son passe-port. » Après quoi il a disparu.

— Ensuite ? interrompit le notaire qui commençait à écouter avec une vive émotion.

— Ensuite, après nos premières questions, auxquelles l'étranger a répondu comme les gens qui ont tort, c'est-à-dire en se fâchant, nous lui avons demandé son passe-port : il a bien fait tout ce qu'on fait en pareil cas ; il a cherché dans toutes ses poches, il s'est fouillé, il s'est emporté, il a crié au voleur ! bernaise !... Vous comprenez que nous avons été peu émus de ce petit manège : connu ! connu !

— Ainsi donc, reprit M. Ermel d'une voix tremblante d'émotion, l'homme qui accompagnait le vicomte... le soi-disant vicomte Charles de Varni, c'est celui-là même qui vous a conseillé de le retenir comme suspect et de lui demander son passe-port !...

— Justement.

Ioi M. Ermel, s'il eût été au courant du répertoire des mélodrames, aurait poussé l'exclamation obligée : Merci, mon Dieu ? — Il se contenta de rendre mentalement grâce à la Providence qui permettait que le domestique aposté par Simon d'Arrioules devint peut-être, sans s'en douter, le sauveur de Charles de Varni.

À dater de ce moment, la conversation marcha sans encombre ; c'était le notaire qui la dirigeait en ayant l'air de la subir.

— Et que concluez-vous de tout ceci ? dit-il à M. Beaucantouil aussi froidement qu'il le put.

— Vous allez le savoir : nous autres, administrateurs, chargés de veiller à la sûreté de l'État, nous sommes forcés de bien raisonner. Le comte de Montemolin a quitté la France, c'est chose notoire ; les officiers espagnols dévoués à sa cause doivent être en campagne, et nous savions qu'il devait en passer plusieurs à Avignon, ces jours-ci. En votre qualité d'incorrigible, vous êtes allé l'année dernière, à Bourges, où vous avez vu le prétendant et sa petite cour. Nul doute que vous n'ayez lié connaissance avec le personnage débarqué aujourd'hui.

Il sera resté en correspondance avec vous ; il vous aura écrit ses projets de fuite, et vous lui aurez indiqué le nom de Varni, comme mot de passe en cas d'arrestation. Le reste s'explique de soi-même ; notre homme arrive aujourd'hui par le bateau, comptant sur votre dévouement pour se procurer de l'argent, des papiers en règle, et filer de là sur Marseille ou sur Bayonne. En débarquant, il rencontre un officieux, agent de police déguisé en commissionnaire, qui le suivait probablement depuis Lyon, et qui nous l'amène : si bien qu'au lieu de maître Calixte Ermel, opinâtre ennemi du gouvernement, l'Espagnol se trouve en face de défenseurs de la sécurité publique, qui ne reculeront pas devant l'accomplissement de leurs devoirs... N'est-ce pas cela ? ne suis-je pas un sorcier ? demanda M. Beaucantouil en se caressant le menton.

— Non, non, ami, non, vous n'êtes pas sorcier, répondit le notaire avec une légère expression de malice ; mais je conviens que vous êtes un habile logicien, et que vos déductions ne manquent pas de vraisemblance.

— A la bonne heure ! vous avouez donc ? s'écria M. Beaucantouil, mis en belle humeur et souriant comme un souverain qui pardonne ; je le disais bien que c'était un Espagnol et que vous le connaissiez... je suis sûr qu'il fume le " papalito " ?...

— Non, le cigare.

— " A fortiori " ; qui peut le plus, peut le moins ! C'est un Espagnol... Comment prononce-t-il Xérès ?...

— Il ne le prononce pas.

— Pure tactique ; je le tiens pour Castillan... parions qu'il joue de la guitare !...

— Non, du piano.

— Cela revient au même ; le piano est une guitare assise.

— Beaucantouil, mon ami, vous êtes bien bel esprit !

— Ermel, mon très-cher, vous êtes bien mauvaise tête !

— Et que faut-il donc faire pour vous sembler sage ?

— Me répondre avec franchise ; ne pas lutter contre l'évidence : voyons ! vous ne niez plus, n'est-ce pas ?

— Et comment voulez-vous que je nie ? vous faites vous-même les demandes et les réponses ; d'ailleurs cet individu serait-il vraiment M. de Varni, je ne le reconnaîtrais probablement pas ; la dernière fois que j'ai vu Charles de Varni, il sortait du collège, il y a de cela près de quinze ans.

— Et quelle figure avait-il alors ?

— Ah ! répliqua le notaire, qui se souvint du premier acte de la " Pie voleuse " et du signalement de Fernando lu avec variantes par Ninetta, il avait alors le teint fort blanc et les cheveux châtain clair ; tirant sur le blond.

— Bon ! exclama M. Beaucantouil ; celui-ci est noir comme un chasseur d'Afrique, et ses cheveux ont la couleur des plumes de corbeau.

— Vous m'étonnez. Mon Varni, à moi, était petit et annonçait des dispositions à l'embonpoint.